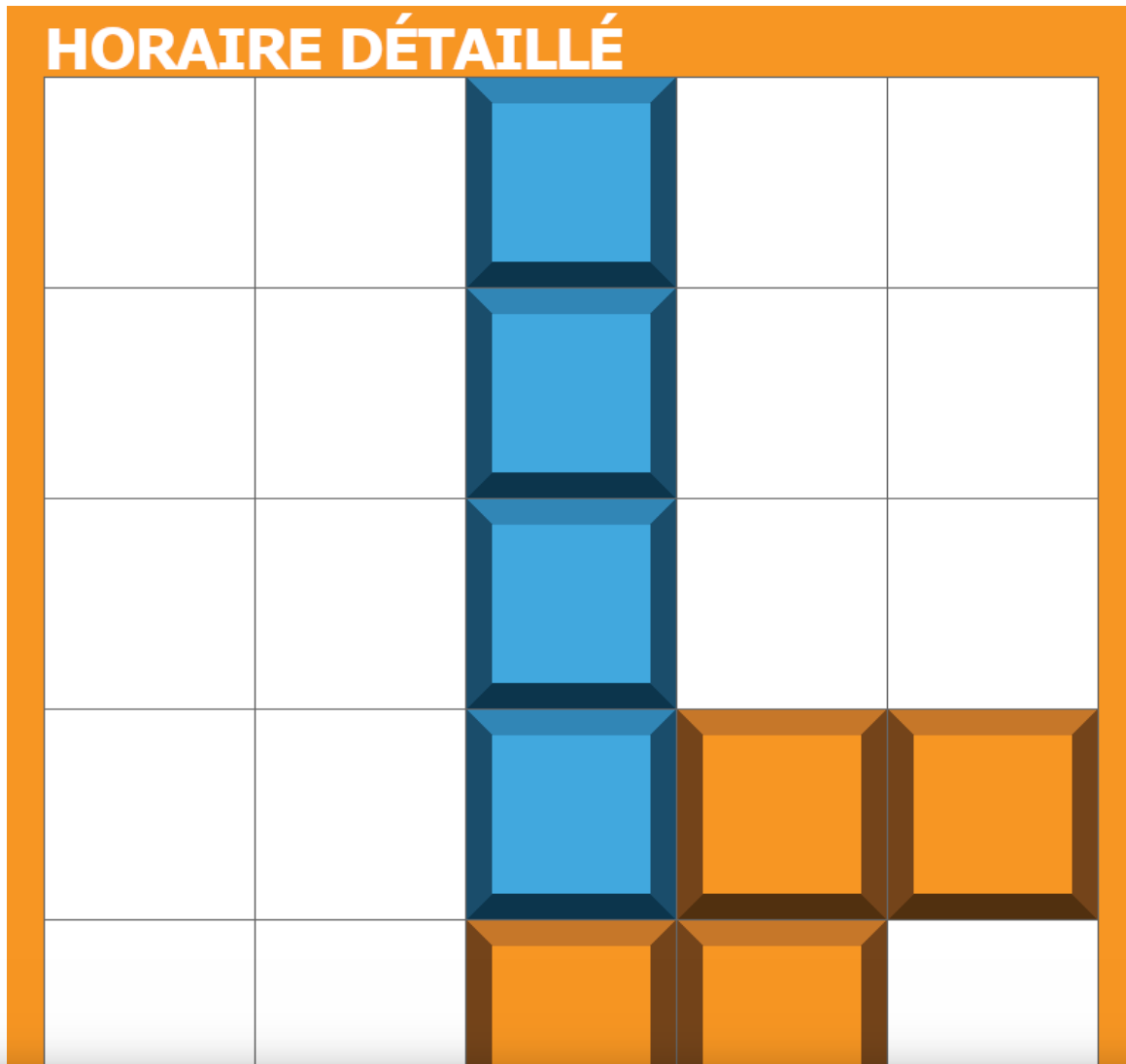




LE POLYSCOPE

Le Polyscope : tente d'accéder au dossier étudiant depuis 1967 – Volume 53, numéro 1 – 13 septembre 2019

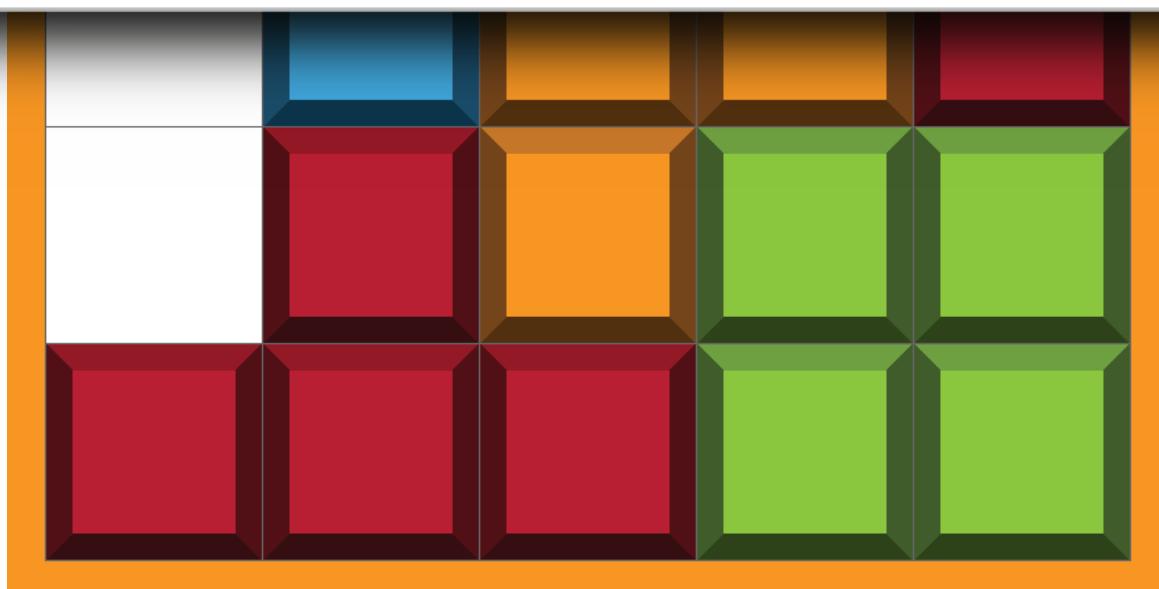


GAME OVER!

502 Bad Gateway

nginx

Try again



CETTE SEMAINE

OPÉRATION «DOSSIER ÉTUDIANT»

03
Just'une chronique Polytechnique, un repère de
Pokemons de type Maths?

04-05
Étés mouvementés De la côte ouest au Bénin

06-07
Nouveaux horizons Musique et Ouganda

08
Théâtre Recrutement en cours
Chi-Huy chiale [reloaded]

09
Promotion scolaire orange (C'est à dire peu verte)

10
World Press Un autre monde
PolyPortrait Une nouvelle collaboration

11
Poésie Ingénieur, artiste, humain

L'ÉQUIPE

DIRECTION

Directrice Narimane Zennaki

Trésorier Léon El-Nemr

Secrétaire Camille Perron

VP interne Léon El-Nemr

VP externe Linda Chau

VP archives Rachel Meyer

Webmestre Justin Cano

RÉDACTION

Rédacteur en chef William Désilets

Cheffe monteuse Émilie Larivée

Cheffe de pupitre culture Ouma Haqqi

Illustratrice Rachel Meyer

Correcteurs Jimmy Bell, Salim Benkirane, Linda Chau, Léon El-Nemr.

Journalistes Jimmy Bell, Salim Benkirane, Justin Cano, Linda Chau, Léon El-Nemr, Laurent Montreuil, Chi-Huy Trinh, Narimane Zennaki.

Collaborateurs PolyPortrait, Philippe Bouchard.

Et bientôt toi, les lundis à 11h30 au C-215.2!

CONTACT

Case postale 6079
Succursale « Centre-ville »
Montréal (Québec), H3C 3A7

Tél : (514) 340-4711 #4645

direction@polyscope.qc.ca
f/Polyscope t/Polyscope

PUBLICITÉ

Accès Média

IMPRESSION

Hebdo Litho inc.

DÉPÔT LÉGAL

Bibliothèque et
Archives nationales du Québec, 2019

Le Polyscope est un journal bimensuel publié à 3 000 exemplaires par l'Association des Étudiants de Polytechnique (AEP), un vendredi sur deux pendant l'année scolaire. Les auteurs ont l'entière responsabilité de leurs articles et n'engagent d'aucune façon l'équipe du Polyscope ou de l'AEP, sauf lorsque la signature en fait mention. Un des mandats du journal est de permettre à tous les membres de la communauté polytechnicienne de s'exprimer; les étudiants et le personnel sont donc invités à faire parvenir leurs textes au Polyscope à leur convenance. Le Polyscope se réserve le droit de modifier le titre des articles et d'amputer les textes longs en cas de force majeure. Nous laissons au lecteur la jugeote de déceler le sarcasme saupoudré sur nos pages. Le Polyscope est fier fondateur et membre de la Presse étudiante francophone.



par William Désilets

Rédacteur en chef

william.desilets@polymtl.ca

Encore une fois cette année, le début de la période de choix de cours a été une débâcle complète. Le système archaïque nommé « Dossier étudiant » n'a jamais eu la moindre chance face à l'afflux (attendu, ce n'était pas une surprise) d'étudiants désireux de s'assurer une place dans les cours de leur choix. Débordé dès les premiers instants, croulant sous les demandes dénombrables, le système a riposté à coup de « 502 Bad Gateway ». Près de 5 heures plus tard, le problème est reconnu et un message s'affiche à l'écran: « Nous éprouvons présentement des difficultés techniques. » Ah oui? Ne me dites pas! Peu après, au compte-goutte, les étudiants épuisés ont obtenu l'accès à la plateforme. Clairement, une situation exceptionnelle a dû être la cause d'un tel fiasco... ou peut-être pas? En effet, une vérification auprès d'anciens étudiants confirme que c'est la même histoire qui se répète, année après année.

08:59 EDT, 8 août 2019 – Mes doigts reposent fébrilement sur la touche « Entrée » du clavier de mon ordinateur portable. Celui-ci ronronne doucement, ménageant ses forces à l'approche du moment fatidique. Chaque seconde compte. À l'enjeu : la sélection du groupe de projet intégrateur 4, possiblement LE cours le plus important du baccalauréat. C'est un projet d'ingénierie complexe, souvent en collaboration avec l'industrie et valant pas moins de 6 crédits. Je tremble à l'idée de me retrouver dans un projet qui ne m'intéresse pas le moins du monde. Mes yeux sont rivés sur le coin inférieur droit de mon écran, où est affichée l'heure. Dans mon bureau, on pourrait entendre une mouche voler. C'est le calme avant la tempête.

09:00 EDT, 8 août 2019 – Mes muscles entrent en action presque instantanément. J'enfonçe la touche « Entrée ». L'écran tourne au blanc. L'icône de chargement tourne – lentement. J'ai l'idée naïve que je vais pouvoir me connecter, rapidement choisir mon groupe et sauter dans l'autobus de 9h24. Mais l'espoir est de courte durée. L'écran de chargement disparaît.

« 502 Bad Gateway »
Nerveusement, je rafraîchis la page et entre mon mot de passe. Mes doigts volent sur le clavier. Je clique sur le bouton de connexion et...

« 502 Bad Gateway »
Pendant quelques minutes, ce rythme frénétique se poursuit. Puis, après quelques dizaines de tentatives tout aussi infructueuses les unes que les autres, la tension baisse d'un cran. Encore une fois cette année, la panne des serveurs du dossier étudiant est généralisée. Les memes commencent à appa-

raître sur la page de Poly-Honnête. Je bous de rage et c'est avec un sentiment d'impuissance que j'essaie encore et encore de me connecter. Déconfit, j'annule les plans de ma journée et je m'arme de patience.

14:20 EDT, 8 août 2019 – Je peux à peine y croire lorsque j'accède à la page de choix de cours. Après 6 faux espoirs de connexion, je réussis enfin à m'inscrire dans le projet de mon choix. L'apparition de la page qui confirme mon inscription est jubilatoire. J'ai eu de la chance, mais ce n'est pas le cas de tout le monde.

Assez de narration – les ratés du système de choix de cours sont loin d'être amusants. Depuis plusieurs années, l'inaptitude du dossier étudiant à gérer la demande lors de l'ouverture de la période de choix de cours est un problème connu. Le fait que l'École s'entête avec le même système, année après année, est tout simplement inacceptable. Il a déjà été dit que la folie était caractérisée par un entêtement à refaire encore et encore la même chose, en espérant à chaque fois un résultat différent – sur cette base, si Poly était une personne, elle devrait être internée avec une camisole de force dans les plus brefs délais. En effet, plutôt que de s'attaquer au problème, l'école se déresponsabilise et on reçoit par courriel : « Comme mentionné lors de la séance d'information en avril dernier, le département ne se tient aucunement responsable des problèmes informatiques. » On parle ici d'une université d'ingénierie mondialement reconnue. L'inaction de l'administration face à ce problème récurrent est un manque de respect flagrant à



« Spirit animal » des serveurs du dossier étudiant.

l'endroit des étudiants.

Je ne crois pas que réclamer une refonte du système soit une demande déraisonnable. Plusieurs solutions simples semblent exister, que ce soit d'améliorer la qualité des serveurs ou simplement de changer le processus de choix de cours (particulièrement des projets intégrateurs). Peut-être y a-t-il un détail qui m'échappe, rendant ce problème autrement plus complexe à régler qu'il ne le semble – mais au vu des plaintes répétées des étudiants, qu'est-ce que l'administration attend pour au moins communiquer clairement avec les étudiants les causes du problème? Ne nous apprend-on pas que la transparence, la communication et la résolution de problèmes sont des compétences clés qu'un ingénieur doit acquérir dans sa formation? La moindre des choses serait que l'École montre l'exemple. À toutes les personnes de l'administration concernées par ce problème : j'attends votre réponse!

CITATION DE LA SEMAINE

Une citation plus ou moins pertinente choisie par le redac en chef, pour aucune raison particulière

« They turn their glowing evil red eyes toward me, and I laugh when they do not fire, for I am a spirit warrior and I point my rifle at them, pull the trigger, and shit down my leg, because I am alone amongst a pack of hunterkiller robots and it is no rifle in my hand, it is only a mop. »

- Pierce Brown, Dark Age

JUST'UNE CHRONIQUE

SURCHARGÉ DE LABORATOIRE :

mode d'emploi

Lassonde. © L'outarde Libérée



par Justin Cano
justin.cano@polymtl.ca

Constatant avec amertume et tristesse le décès des vacances, je ne puis que renfler ma cape de chargé de laboratoire, retrouver mes bottes de doctorant, remettre mon masque de correcteur, arborer mes cornes de Polytechnicien et user de mon verbe de chroniqueur.

Une nouvelle session qui commence, que l'originalité trimestrielle en cette chère école. Non, il m'est impossible de vous parler de rentrée en cette époque éponyme, mais seulement de reprise des cours. Le modeste doctorant que je suis vient ravir, momentanément je vous l'assure, à mon ami Chi-Huy la flamme du chialage par flemme de consacrer un style propre en cette session. Car oui, eux aussi, les gens des Études Supérieures, peuvent également se plaindre de la rentrée, qui plus est s'ils sont français, c'est culturel il paraît. Lectorat, bienvenue dans la troisième saison de cette chronique.

L'angoisse commence, car les jours de ce bon vieux mois d'août croissent. Selon nos sources les plus instruites de l'AECS, à en croire l'agenda, il en a trente-et-un. Nous avons enquêté et nous nous sommes rendu compte que la limite entre torpeur estivale et angoisse étudiante avait lieu à environ deux tiers de ce mois. On vit quadrupler les connexions au web Polytechnicien, les ventes de café exploser, les cafétérias se remplir, les places assises devenir chères.

Pour contrer le phénomène, les autorités locales ont amassé des caisses d'houblonneries prêtes à être larguées sur le sacro-saint Show de rentrée. Une opération humanitaire en somme. Oui, car la Communauté venait de subir une catastrophe naturelle, mais bien réelle : les vacances étaient bel et bien mortes. Et les sanglots longs des violons de l'automne allaient donc bercer nos cœurs de sa langueur monotone... il faut bien débarquer !

LA BELLE FRAYEUR DU PUZZLE POLYTECHNICIEN

Que vous l'ignoriez ou que vous le reniez, l'Ingénieur est un Pokémon de type Maths. Si vous êtes étudiants du i-ème cycle, avec i entier naturel strictement positif, mais demeurant inférieur ou égal à trois, vous êtes Maîtres es Tetris. Vous êtes doués en topologie diplomatique : faire l'impossible pour éviter les recouvrements horaires sachant votre plan d'études. Tant de conflits évités, que si l'on vous donnât le poste de Secrétaire Général de l'ONU, gagerai-je que vous dussiez faire la job de manière ben correcte.

Quoique formateur, cet exercice fournit bien des angoisses aux Polytechniciens. Toutefois, la plastique du cerveau aidant, on remarque chez les plus expérimentés que l'âge augure des stratégies redoutables. Le Polytechnicien est très fort en optimisation et n'a rien à envier aux optimiseurs fiscaux du bas de la Montagne [1]. Chaque dixième du GPA comptant pour son avenir, l'élève fera en sorte de maximiser son gain temporel, d'effort et de sommeil... arrêtons-nous ici, je m'é gare.

Les courbettes des cours bêtes Attention, toutefois de prendre des cours passionnants et qui font avancer vos connaissances. Si cela vous est possible, amusez-vous à ne pas prendre les cours aux professeurs bien trop sûrs d'eux, manquant par vanité d'esprit critique. Oui, le genre de docteur qui

viendra vous hanter dans votre sommeil, vous menaçant de vous poursuivre en cour pour une méthode non vue en son cours.

Courez et coupez court : votre esprit critique est peut-être moins affûté mais plus ouvert que celui d'un professeur. N'apprenez aucune certitude mais à quantifier l'incertain. Toute approche est améliorable en science, votre travail est de déterminer à quel point et pour quel gain utilitaire. Restez sereins, peu de personnes avec quelques heures de vol se mettent à faire de l'acrobatie aérienne, de manière volontaire du moins.

LA SAISON DU MERCATO

Ah oui, une autre chose marrante à Polytechnique dont il faut à tout prix que je vous parle. Vous allez sans doute être confrontés à ce genre de bestiaux : ils sont généralement un ou deux, parlent beaucoup et écrivent un peu dans vos labos et travaux dirigés. Ces créatures-là, en général, ne sont pas méchantes et elles ne mordent pas les élèves, elles sont juste auxiliaires d'enseignement. Correctement nourries et agrémentées de leur café, elles sont inoffensives.

Exerçant cette profession depuis deux années, je peux vous assurer que la rentrée est loin d'être triviale. Surtout si le laboratoire dont vous êtes chargé change de matériel juste avant cette dernière, cela peut être rock'n roll pour paraphraser un professeur que j'apprécie beaucoup. Car oui,

avant chaque séance c'est un peu comme une pièce de Poly Théâtre : les répétitions nécessitent des répétitions et les chargés en sont chargés. Rappelons que la loi de Murphy est une religion par chez nous.

Mais encore faut-il que les charges soient pourvues. Bien sûr, il arrive que les charges de certains laboratoires ou de certains TD ne soient pas du tout honorées à une semaine du premier laboratoire. On assiste alors à un bombardement intensif de courriels affolés : on sonne la charge pour la donner de toute urgence. En effet, les chargés étant des élèves, il peut se produire des conflits entre les charges à donner et les cours à recevoir, rendant impossible l'exercice de la profession. Et là survient le drame. Les professeurs ont beau maudire ou prier le registrariat, rien n'y fait, le problème présente trop de variables. On ne peut satisfaire tout le monde, la fonction de pénibilité à minimiser est une moyenne sur l'ensemble de la communauté [2].

Le mercato est donc ouvert, on recherche des chasseurs de prime parmi les étudiants aux ES ou même du bacc. Ainsi, des élèves n'ayant suivi aucunement le cours qu'ils dirigent se retrouvent avec une responsabilité forte et quelque peu angoissante. L'avenir de jeunes gens est en jeu : des collègues, parfois des amis, des petits frères et sœurs qu'il faut instruire sans dégoûter d'un programme souvent studieux, génie oblige.

RECHERCHE, INSTRUCTION ET SURCHARGE

Pour l'étudiant ES qui fait de la recherche, souvent ce schéma est vrai. Afin de compléter le financement de ses études, si tant est qu'il existât un jour un firmament fiduciaire, l'étudiant ne refuse ce poste. La première fois, il se lance d'une façon quasi-héroïque : avec une nulle ou nilpotente expérience de l'enseignement, il ne peut qu'appréhender et redouter des retours de flammes.

Chose intéressante qui ravira mes homologues de MAGI [3], l'apprentissage de l'apprentissage est un apprentissage en soi. L'apprenti-professeur (si je peux le qualifier ainsi) est lui même en train d'apprendre le métier et à partir d'un certain stade, plusieurs sessions, il est coutumier du fait et a balayé toutes les questions de ses élèves. Il a appris le métier. Nous venons de démontrer que l'apprentissage est un projecteur au sens algébrique du terme [4]. Fin de la démonstration.

RÉFÉRENCES

- [1] *Au vu l'Intérêt qui portent à l'économie.*
- [2] *Un problème H2O, une optimisation par norme H2.*
- [3] *Département de Mathématiques et Génie Industriel*
- [4] *Un projecteur est un endomorphisme de l'espace vectoriel E tel que pour x vecteur de E, $P(P(x)) = P(x)$. Ça il faut le savoir.*

MERCI, AU REVOIR, VANCOUVER!



par **Linda Chau**
linda.chau@polymtl.ca

Cher Vancouver,

Je me suis inscrite au programme Explore sans trop d'expectations, toutefois, convaincue que ces quatre semaines d'immersion anglaise seront inoubliables... Tu ne m'as pas du tout déçue!

Dès notre arrivée à University of British Columbia, des attrouplements se formaient déjà au sein de notre groupe composé de près de 110 étudiants. Je dois avouer que j'étais un peu confuse où je devais me trouver. La vie ne nous attend pas alors, éprouvant peu un sentiment d'appartenance en moi, je sautais de groupe en groupe.

Deux semaines plus tard, je ne sais comment, je me suis retrouvée avec un groupe de filles toutes différentes les unes des autres. Je me suis rapprochée de deux en particulier pour qui je ne peux qu'exprimer mon profond respect, surtout envers leur ouverture d'esprit... Ève, la physicienne qui se fera embaucher par la NASA un jour, incarne une harmonie d'intelligence et de courage tandis qu'Elisa, la future ingénieure étudiant à l'ÉTS, fait preuve de leadership et de détermination dans toutes les situations. Oui, je fraternise avec l'ennemi! Sue me!

En ce qui a trait à mes cours d'anglais, j'ai pris l'habitude de me retourner sur ma chaise pour raconter des jokes pas drôles à une fille sympathique et réservée qui me rappelait mon côté prudent. Cette technique m'a permis de vivre des épisodes cocasses avec elle et même en dehors de la classe. En effet, petit à petit, Marie-Danielle m'a laissée envahir

sa bulle personnelle, sûrement à cause de mon charme magnétique. J'imagine déjà le roulement de ses yeux en lisant ces mots...

Au cours de la première moitié d'Explore, je recherchais un emploi dans le but de prolonger mon séjour à travers un programme subséquent, Langues et travail. 31 jours ne sont pas assez pour visiter une ville aussi dynamique et diversifiée. Pour le deuxième volet de mon voyage, mes attentes ont été dépassées!

Parmi la dizaine de jeunes qui sont demeurés pour Langues et travail, certains individus se sont inclus dans mon quotidien en particulier lors de mes journées de congé ou après la fin de nos heures de travail.

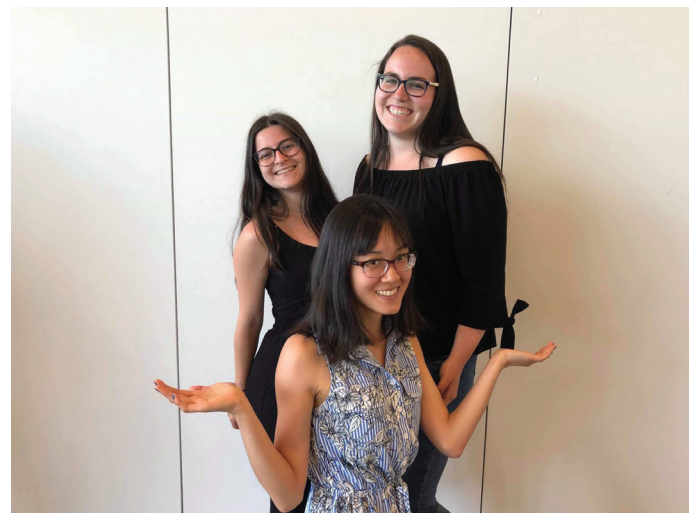
Mon duo préféré, avec qui j'ai soupé le plus souvent au restaurant, se compose de deux frères cosmiques partageant des affinités artistiques hors du commun, plus précisément cinématographiques. Atteinte de FOMO, j'ai entraîné Nicolas dans ma fougue intrépide. Ce fidèle compagnon de voyage toujours prêt à l'aventure est devenu mon chauffeur privé me conduisant de Seattle au parc provincial Garibaldi et s'est levé au petit matin pour passer la journée à Victoria, la charmante capitale de la Colombie-Britannique. Quant à l'assistant culturel sarcastique, réputé d'avoir brûlé du maïs soufflé dont l'odeur a envahi la résidence de cinq étages durant au moins 24 heures, Simon est tombé amoureux de la culture québécoise jusqu'à quitter pour la première fois son berceau afin de visiter la Nouvelle-France. Il

a affectueusement surnommé notre province de cette manière surlignant ainsi l'humiliante défaite des Français contre l'armée britannique. Au nom de tous les autres élèves québécois, je suis convaincue que son humour décalé va nous manquer.

Pendant le programme Explore, Maya était ma voisine de chambre à la résidence. Nous avons souvent discuté puisqu'elle faisait partie de mon groupe d'amies. Par contre, on a passé plus de temps ensemble lors de Langues et travail. Attachante, elle est un petit rayon de soleil qui illumine nos visages quand on l'aperçoit. Cette dernière était parfois accompagnée d'une grande fille aux cheveux de feu, la rebelle qui refuse de se laisser piétiner les pieds facilement. Fièvre de qui elle est, Jézabel ne cherche pas l'approbation de ses pairs.

Au travail, je me suis liée d'amitié avec une Asiatique adorable en qui j'ai éveillé un enthousiasme à m'emporter découvrir la culture vancouveroise que je n'aurais pas pu explorer seule en m'amenant déguster des xiao long bao et des desserts glacés. Tout au long de mon périple, cela m'a ouvert les yeux. Étant née au Québec en tant que descendante asiatique, je n'ai pas totalement adopté le point de vue ni le mode de vie des Asiatiques, alors se tenir debout au milieu d'un centre commercial rempli d'autant de gens qui me ressemblent physiquement et de boutiques orientales tout en restant au Canada a été un choc. J'étais obnubilée par cet univers formé de deux mondes différents qui

Quitter Montréal pour une destination à 4735 km d'ici (merci Google Maps) est un rêve devenu réalité. Cette aventure de onze semaines a été énormément enrichissante en matière de développement personnel. Cependant, elle aurait été entièrement différente si je n'avais pas rencontré certains individus en particulier.



sont entrés en collision où l'on voit des morceaux de chacun l'un dans l'autre, par-ci et par-là. Non seulement j'embrassais enfin ma facette asiatique dans ce monde occidental sans réserve, mais, étonnamment, mon attachement à la culture québécoise s'est également renforcé.

Je n'ai pas pu nommer tout le monde sinon cette lettre ne finira jamais. Néanmoins, je souhaite exprimer ma sincère gratitude à tous ceux et celles avec qui j'ai discuté tel que mon chef préféré qui m'a enseigné à éplucher une tête d'ail. Je suis certaine que ton futur livre de cuisine fera fureur et qu'il contiendra des recettes que je certifierai de « 100% approuvé par Linda ».

Je remercie de même Stanley Park Ecology Society de m'avoir engagée pour sept merveilleuses semaines. Je me sens privilégiée d'avoir eu ma première expérience de camping à Stanley Park avec mes collègues de travail. Croyez-moi, c'est l'endroit qu'il faut absolument visiter à Vancouver!

J'ai vécu des moments sans pareils, notamment, déceler un nouvel aspect de la ville chaque jour, partager des plats exotiques avec des amis, courir comme des folles sur Granville Island pour finalement gagner la seconde place à une chasse au trésor, me faire réprimander par un douanier américain et revenir du lac Garibaldi en riant aux éclats aux blagues d'un humour douteux durant tout le chemin au retour de notre randonnée.

Voyager seule pendant une longue période, loin de chez moi, m'a permis de révéler une partie cachée au plus profond de moi que je n'aurais jamais soupçonné qui existait. En sortant de ma zone de confort, j'ai traversé des hauts et des bas émotionnels. C'était le meilleur été que j'ai passé et je suis convaincue que l'avenir me réserve d'autres surprises insolites...

Au plaisir de t'avoir connu et de te revoir dans 10 ans,

Linda, nouvellement passionnée par les limaces de Vancouver



UNE JOURNÉE À AVRANKOU



par **Narimane Zennaki**
narimane.zennaki@polymtl.ca

Venez vous rappeler de vos journées à Avrankou, ce petit village béninois où vous avez séjourné 3 mois durant.



Des gouttes de pluie qui s'effondrent sur la tôle et qui donnent des airs de fin du monde à ce début de journée. On s'appelle et on se demande si on travaillera avec cette météo, et puis on se dit qu'on ne se serait jamais posé cette question à Montréal. Alors on se motive et on met nos imperméables, on sort sous les regards interloqués de nos frères d'accueil qui, eux, sont emmitouflés dans des vêtements bien trop chauds pour une petite pluie.

On sort, on marche, on évite la première flaque mais

pas la deuxième, la technique c'est de marcher sur les côtés quitte à se faire chatouiller les jambes par les herbes, mais ça, vous ne le comprendrez qu'une fois vos chaussettes trempées et pleines de boue.

Vous arrivez au chantier et vous attendez, pas d'ouvrier en vue, pas d'apprenti, rien mis à part cette pluie qui semble endormir le village. C'est frustré que vous vous souvenez de ces longues séances de formation où on vous parlait de choc culturel et de notion du temps qui diffèrent, assis sur une chaise à des milliers de

kilomètres vous vous étiez dit que vous seriez différent, que vous enlacieriez la différence et que vous vivriez avec. Vous vous résignez alors et décidez de lâcher prise. Vous rentrez à la maison, esquivez une flaque mais pas la deuxième, profitez de ce silence qui règne dans la maison pour admirer la pluie s'abattre sur la verdure environnante et vous dire qu'effectivement, c'est une journée à rester dans son lit, le village d'Avrankou l'avait compris bien avant vous.

Mais il ne pleut pas toujours ici-bas, il fait même souvent beau, une beauté naturelle et sauvage qui vous surprend quand vous vous y attendez le moins. Rappelez-vous ce 16 juillet où vous étiez sorti marcher. Pas de flaque ce jour-là, mais il fallait esquiver les mototaxis, sourire aux enfants qui criaient à votre passage et convaincre votre estomac que vous n'aviez pas besoin d'acheter du pâté. Vous avez réussi à dépasser presque toutes ces épreuves tant bien que mal et c'est avec un pâté dans la main que vous êtes arrivé à cette intersection



principale. Deux grands chemins de terre qui se croisent, une buvette au coin et un air de *wonderful world* à la scène. À votre droite, le soleil se couchait et se pavait de ces lumières orangées dont lui seul a le secret; si vous aviez suivi ce long chemin, il vous aurait mené au soleil et aurait étendu votre ombre à l'infini. C'était d'une beauté indescriptible, vous le savez car vous avez l'image en tête et voudriez que la terre sache qu'à l'axe principal d'Avrankou, en regardant à droite, le temps s'arrête et les mots se perdent, mais vous ne parvenez pas à le dire. Comme le temps avance, il a bien fallu regarder à gauche à

un moment, et quelle surprise que de voir la lune, ronde et jalouse, défiant le soleil à son niveau. Une dualité parfaite prenait place dans cet axe principal, les deux astres s'étaient donné rendez-vous ici-même pour vous prouver que chacun était dignes de vos louanges.

La lune finit par gagner le combat et la nuit s'est installée, vous avez dansé avec vos amis sur des rythmes improbables et finissez par rentrer chez vous. Sur la grande route que vous appelez « le goudron », des vendeuses remplissent le chemin avec une délicate lumière de bougie qui a l'air de vous dire que la soirée est terminée, augure d'une sérénité qui vous raccompagnera jusqu'à la porte de chez vous. Dans les petits chemins, l'obscurité de la nuit n'est troublée que par le passage occasionnel de quelques mototaxis, vous marchez en priant que leurs lumières fonctionnent, car il est très peu probable que vous réussissiez à esquiver le premier mais pas le deuxième. Vous marchez et les étoiles vous observent, elles savent que ce mouvement dans la brousse vous a tétanisé de peur alors que votre air fier semble dire le contraire, vous êtes sûre que si elles pouvaient s'exprimer, elles se moqueraient de vous jusqu'au lever du soleil. Vous continuez votre marche, vous vous trompez de maison, car dans ce noir rien ne les différencie, et vous finissez par arriver. Vous vous rappelez cette chanson qui demande *Can you handle the darkest nights?* et vous vous dites que oui, un jour, vous le direz en face à Christine and the queens.



Divers photos du Bénin
Photo © Narimane Zennaki

MILE EX END 2019

UN PETIT FESTIVAL QUI EN A DEDANS



par **Laurent Montreuil**
Croûte en chef
 laurent.montreuil@polymtl.ca

Tanné des festivaliers couverts de paillettes qui do it for the 'gram à Osheaga? Dans la foule de festivals extravagants qui se multiplient à Montréal, le Mile Ex End se présente plus que jamais comme un événement accueillant et familial, synonyme de découverte pour tous les amateurs de musique québécoise et d'ailleurs. Bien campé sous le viaduc Van Horne, le Mile Ex End avait encore lieu cette année, pour le plus grand plaisir de tous.

MUSIQUE ÉMERGENTE, MAIS PAS QUE

Le Mile Ex (de son p'tit nom) a fait sa réputation sur la musique émergente et de répertoire, un peu moins connue, mais ô combien savoureuse. Cela n'a toutefois pas empêché le festival d'attirer de gros noms cette année, avec des artistes comme Feist, les Cowboys Fringants et Chromeo en tête de liste pour chacune des soirées. C'est aux côtés de ces joueurs bien connus que les étoiles montantes Zach Zoya, Geoffroy et Les Louanges ont donné de solides performances, montrant tout le potentiel des artistes québécois tant par leur originalité que leur variété. Force est d'admettre que le Mile Ex End a le don d'amalgamer des artistes de tous les styles, connus ou pas, dans un cocktail riche en saveur et en diversité.



© LM

LA CULTURE AUTOCHTONE MISE DE L'AVANT

Parlant de diversité, la journée de samedi a permis d'appivoiser la musique et la poésie autochtone, plusieurs artistes issus de communautés québécoises et canadiennes y étant représentés. En commençant par le folk rock d'Elisapie, artiste inuit racontant sa culture en mélangeant langues et influences musicales, la journée s'est poursuivie avec la poésie douce et planante de Natasha Kanapé. Après des performances électrisantes de Galaxie et des Cowboys Fringants, A Tribe Called Red a conclu la soirée de la plus



© LM

belle des manières avec leur musique dance-électro. Mélangeant tambours et chants de fêtes powwow, le duo de DJ a mis le feu à la scène pendant que des danseurs y interprétaient un mix de breakdance et de danses traditionnelles autochtones. Comme quoi les cultures canadienne, québécoise et autochtones peuvent cohabiter, et faire la fête ensemble!

LES DÉCOUVERTES

Tout bon festival n'est pas complet sans son lot de surprises. En tête de liste, Adam Naas, jeune chanteur français dont la voix soul languoureuse passe par tous les tons du registre, a ébloui la foule. Alliant des airs de Freddy Mercury et de Michael Jackson, Naas a les aises d'une star internationale sur scène et donne un show comme si sa vie en dépendait. En l'écoutant, on entend des influences de partout, allant de The XX à Nina Simone ; à découvrir.

Pour moi, Les Louanges n'était pas à proprement parler une découverte, mais une première en show tout de même, et je n'ai pas été déçu! Avec un style s'apparentant au slacker rock de Mac Demarco ayant bû une grande gorgée de jazz, la musique des Louanges sort du lot. La voix singulière et texturée de Vincent Roberge — le multi-instrumentiste derrière le son du groupe — prend tout son sens en show, et son charisme sympathique et souriant vient rejoindre tout le monde dans la salle. Parce que oui, l'autre avantage de

faire un show sous un viaduc, c'est le son et l'ambiance aussi chaleureuse qu'une petite salle de spectacle!

ALERTE - STAR MONTANTE

pour Zach Zoya qui a présenté une bonne dizaine de sons inédits et absolument brûlants sur la scène Mile End. Après l'avoir vu au Festival de Musique Émergente l'an dernier, j'avais un pressentiment que la suite allait chauffer; à se fier aux flows entendus au MEE, pas surprenant d'apprendre que son hit 1919 sur les beats de High Klassified aient dépassé le million d'écoutes sur Spotify. Décollage imminent.

Tout ça, en plus de la performance planante de Jeanne Added, du country-folk de Daniel Lanois et du doux indie de Kevin Morby. La partie "Musique" du festival a pris fin dimanche soir avec une performance aérienne de Geoffroy. Le MEE est de ses dires un de ses festivals préférés, le band habitant tout près et s'étant rendus là en skate ; un beau résumé de la proximité de l'événement avec les artistes comme les spectateurs.

Un méchant beau festival, une foule intéressée et venue pour découvrir, des artistes écoutés et ovationnés, un A pour le Mile Ex End. Pourquoi pas un A*? Parce que les cannettes de bières offertes sur place n'étaient pas consignables, et à la quantité de bière qui se consomme en une fin de semaine de festival... un Mile Ex End zéro déchet l'an prochain? Qui sait!



© LM



© Laurent Montreuil



© Laurent Montreuil

CHOC CULTUREL

par **Philippe Bouchard-Aucoin**
philippe.bouchard-aucoin@polymtl.ca

Je me demandais quelle image je pouvais bien mettre pour un sujet sérieux. Finalement, je me suis arrêté sur une chèvre, car c'est cute, tout le monde aime ça et, en plus, celle-ci a pris la peine de poser pour moi. Sans plus attendre, voici mon article:

Parfois, on pense qu'une expérience sera plus facile que ce qu'elle sera vraiment. On se dit que parce qu'on a vécu des choses similaires, on passera au travers facilement. On se dit aussi qu'on est plus fort que ça, ou bien que toutes les formations qu'on a suivies vont nous prémunir contre un choc. On peut lire, on peut essayer de se mettre en situation, la seule et unique manière de savoir ce qu'est un choc culturel est de plonger tête première dans une culture différente. C'est facile pour certains, difficile pour d'autres, mais c'est surtout nécessaire pour tout le monde.

J'ai longuement réfléchi avant de parler de tout ça. Chaque expérience est extrêmement personnelle et parfois difficile, mais vivre un ou plusieurs chocs culturels est plus que nécessaire pour changer de perspective dans la vie. Je me permets de vous conter mon expérience sans filtre, en espérant vous aider si vous avez un choc ou bien vous motiver à aller en chercher un.

En formation pré-départ,

nous avons reçu un condensé d'un résumé d'un cours sur l'histoire de l'Afrique. Cette formation était donnée par un professeur de l'Université de Toronto qui avait justement pour spécialité ce sujet. On apprenait, sans surprise, ce que les Européens ont fait à l'Afrique lors de la période coloniale. Si ce colonialisme est bien différent de celui du Canada, il n'en demeure pas moins qu'il est aussi caractérisé par un vol de la culture et de l'estime du peuple colonisé. Nous voyions aussi à quel point le monde occidentale est paternaliste et vole les ressources de la majorité des pays africains. Paternaliste dans le sens où beaucoup d'Occidentaux présents en Afrique sont convaincus qu'ils ont les réponses à toutes les questions du monde et que les pays africains doivent être aidés. Si, dans certains cas, l'aide peut être bonne et l'expertise partagée, dans d'autres, elle est tout simplement néfaste et contribue à ce climat de dépendance entre les pays Africains et l'Occident. Alors que nous apprenions tout ça, une JF demanda au professeur si nous, les Occidentaux, devions quitter l'Afrique, arrêter l'aide au développement. C'est sans hésiter qu'il répondit que oui. Cette réponse me choqua. Nous qui partions

dans deux jours nous faisons dire que notre présence ferait probablement plus de mal que de bien. D'ailleurs, je garde toujours cette réponse en tête dans chaque action que je fais. Il y a toujours ce contexte qui teinte chacune de mes décisions et j'aimerais que plus de monde fasse de même.

Rendu en Ouganda, ces paroles me hantaient toujours. Les privilèges sont très évidents ici. On peut littéralement les voir. Par exemple, les voitures qui arrêtent que pour nous, les commerçants qui nous suivent, les gens qui nous laissent passer devant eux, le poids (a priori) plus important de notre parole, de nos opinions, de nos connaissances et j'en passe. En plus, plusieurs Occidentaux ne font même pas l'effort d'ouvrir leurs yeux et de tenter de les diminuer ou bien d'agir en conséquence. Mais bon. Arrivé ici, tout était différent. Je ne pouvais pas parler en français, il n'y avait pas les mêmes restaurants qu'à la maison, ni les mêmes services, ni les mêmes routes ou manières d'interagir avec les gens. Il n'y avait rien à quoi s'accrocher. Ma langue, ma cuisine, mes manières, ma bulle personnelle, rien n'est pareil, si ce n'est qu'on parle anglais. En additionnant le manque de familiarité avec mon questionnement sur le bien-fondé d'être ici, j'avais un tourbillon d'émotions négatives. Mon

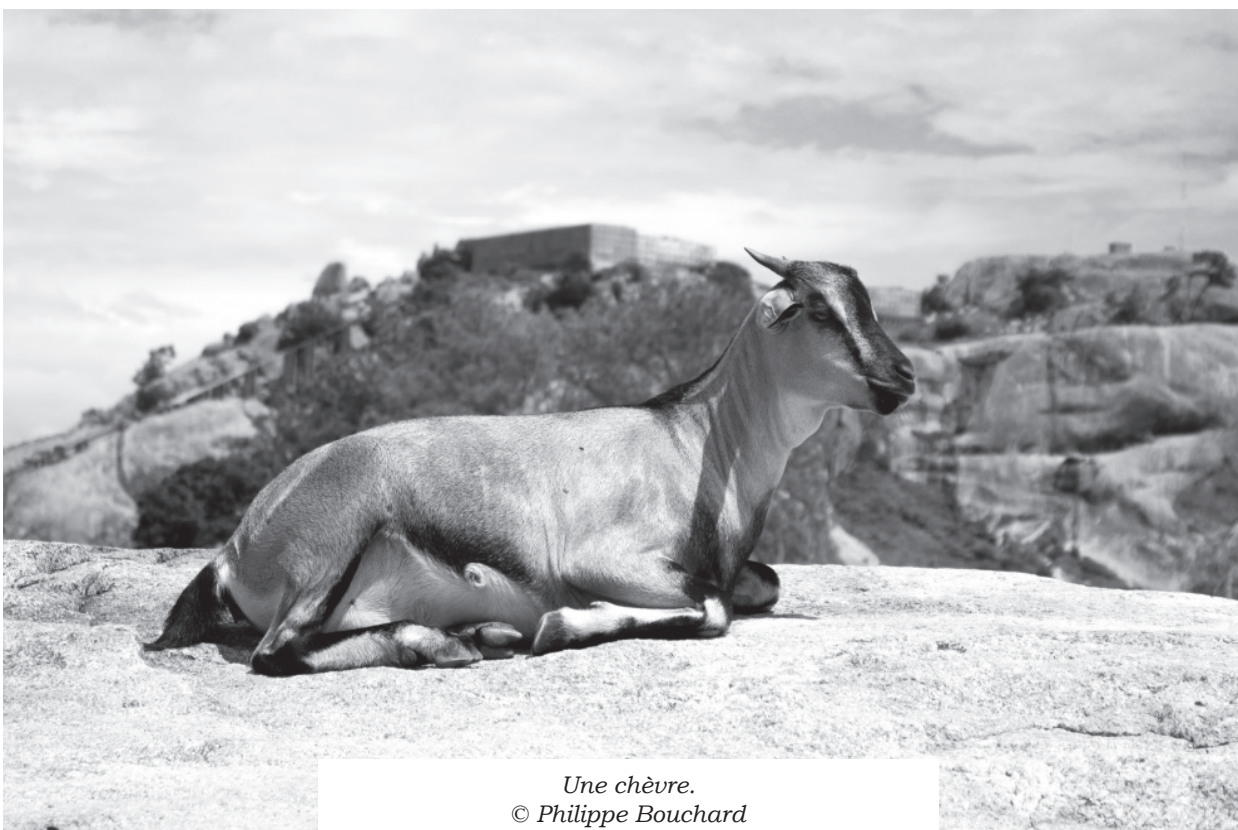
pays me manquait, la facilité de la vie me manquait, mes amis me manquaient ainsi que toutes ces petites choses indescriptibles qui font que chez-soi est chez-soi.

Néanmoins, je m'efforçais de voir la beauté dans toutes choses. Le rythme de la vie est différent, un peu plus lent, mais aussi plus humain. Les interactions sont plus chaudes, l'individualisme fait place à la communauté, aider prend un tout nouveau sens et surtout, naviguer est complètement différent. La première chose qui me frappa ici fut le chaos sur les routes. À prime abord, aucun ordre ne semble y être, mais peu à peu, à force de regarder à travers la fenêtre et de se promener, on finit par voir un ordre, une hiérarchie, un système qui, malgré son apparence chaotique, fonctionne.

Bien sûr, il y a des jours où la simplicité, le silence, la vitesse, ma culture et des signalisations routières me manquent. Au début, je tourbillonnais dans des émotions négatives, cherchant des échappatoires, comme aller au QG des expats (un centre commercial sortie made in the West). Mais plus j'avance dans mon expérience, moins je cherche ces routes de sorties. Le choc culturel fait partie de l'expérience de vivre à l'étranger. Il n'y a pas de manière d'y échapper. On peut le diminuer en gardant un esprit ouvert, mais tôt

ou tard, il frappe. C'est bien ça la beauté de voyager et d'être en immersion complète dans une autre culture. On est confronté à notre propre culture, à nos a priori, à nos stéréotypes et à ce qui est important pour nous. On découvre d'autres choses et, oui ça va être cliché, on apprend sur soi. À mon avis, le choc culturel ouvre notre esprit. Il permet de comprendre pourquoi certains problèmes persistent dans un pays ou dans une culture. Il permet d'arrêter de juger les autres et de comprendre, ou du moins de voir leur perspective.

Alors oui, mes deux premières semaines ici ont été difficiles. Après mes voyages, j'aurais cru que l'adaptation aurait été plus facile. Mais si on me demandait si je referais cette expérience, je répondrais oui sans hésiter. Sauter à deux pieds dans l'inconnu, c'est comme ça qu'on grandit. On sort de notre zone de confort et évidemment que ça va être inconfortable (c'est un peu le principe). L'important, c'est de savoir que ça va passer et de garder un esprit ouvert. Nos manières de faire, nos styles de vie, nos manières de voir le monde ne sont pas nécessairement les meilleurs. Voir d'autres cultures, rencontrer des gens et se poser des questions sont, à mon avis, la manière de s'assurer qu'on ne reste pas dans notre bulle isolée du monde.



Une chèvre.
 © Philippe Bouchard

CARABINS

MATCH DU 9 SEPTEMBRE

RÉSULTAT



34



4

CHI-HUY CHIALE...



L'ÉQUIPE DE MARDE AU «JE», «ME», «MOI»



par **Chi-Huy Trinh**
chi-huy.trinh@polymtl.ca

Comme c'est désagréable que d'avoir au moins un coéquipier qui ne coopère pas dans un travail d'équipe! Que cette personne soit un Monsieur/Madame-je-sais-tout, une personne qui prône le je-m'en-foutisme ou qui croit qu'on est supposé pouvoir deviner ses intentions, c'est une combinaison qui mène tout droit à un échec, que ce soit de l'équipe ou du projet qui la réunit.

JE-SAIS-TOUT

« Je sais que ça ne sert à rien. »
« Je sais que c'est une perte de temps de le faire d'une autre manière. » « Je sais qu'il faut faire de même. » N'est-ce pas ce qu'il y a de plus constructif que d'avoir un coéquipier entêté, mais en plus à son propre bénéfice seulement. Décortiquons chacune de ces citations.

« **Je sais que ça ne sert à rien.** » : Quand on fait une proposition sur la manière de communiquer les mises à jour sur l'avancement du travail, sur les réunions régulières requises pour se mettre à la page tous ensemble ou s'entendre sur l'architecture du projet commun, puis que la réponse est « Ça ne sert à rien. C'est une perte de temps. Je ne veux rien savoir. », que peut-on conclure?

1) Que ce coéquipier ne sait pas ce qu'est qu'un travail d'équipe (déjà en partant, ça commence mal!);

2) Que ce coéquipier ne veille pas à assurer que les autres membres de sa propre équipe soient sur la même longueur d'onde que lui;

3) Que ce coéquipier égocentrique ne pense qu'à lui, comme s'il était le seul cerveau de tout le projet;

4) Quand un pépin se présente dû à un manque de communication et de transparence, ce n'est jamais de sa faute d'avoir cru que ça ne servait à rien de faire des réunions d'équipe, du briefing...

En conclusion, il va complètement à l'encontre de la méthodologie Scrum, un requis pour ce projet même!

« **Je sais que c'est une perte de temps de le faire d'une autre manière.** » :

Comme le supposé coéquipier ne veut faire les choses qu'à sa manière, aux dépens des membres de son équipe, le fait qu'il veuille se sauver du temps n'est bénéfique qu'à sa façon de travailler sur le projet, sans considération d'informer ses membres de ses plans. Car oui, ça prend du temps d'informer les autres sur ses plans. Faut-il croire que ça existe des gens qui puissent deviner ou lire dans les pensées comment ce coéquipier fait les choses, sans en avoir entendu un mot? Parce qu'un tel pouvoir serait bien utile pour un travail d'équipe avec un coéquipier qui possède une telle croyance.

« **Je sais qu'il faut faire de même.** » : Il croit qu'il est le seul à avoir raison et que toute personne qui diverge de son opinion a automatiquement tort. Quitte à saccager, écraser, remplacer le travail des autres parce qu'il est en désaccord sur la façon d'exécuter le travail.

JE-M'EN-FOUS

Quoi de plus épanouissant que d'avoir un coéquipier qui ne sait que se préoccuper de son nombril! Un égocentrique dans le genre qui te fait des reproches quand uniquement lui est affecté négativement, mais qui ferme les yeux sur le cas des autres coéquipiers. Quand il voit que tu as une difficulté, son premier réflexe n'est pas de venir t'aider et t'épauler, mais plutôt de t'enterrer encore plus (signaler à ton superviseur que tu ne fais pas bien les choses, sans même de te l'avoir dit au préalable pour t'aider à te remettre sur le bon chemin, le tout dans ton dos pour que ce soit une « belle » surprise pour toi) comme si tu étais une vermine à son supposé destin de réussite. Que tu sois content, frustré, déprimé ou en arrêt cardio-respiratoire, il n'en a rien à cirer. Tu es un objet à son

service, sinon, pouabelle!

IL-SAIT-TOUT-CE-QUE-JE-PENSE

Est-ce que tout le monde est capable de lire dans les pensées des autres? Si oui, j'aimerais en faire partie. Une personne peut bien être introvertie. Mais si, durant 2-3 semaines, elle ne donne pas un mot sur son opinion, ni sur ses remarques, alors de grâce, qu'elle n'explose pas en pleine face des autres ses frustrations refoulées et le fait que personne n'ait deviné qu'elle avait des insatisfactions. Si, au préalable, elle n'est pas capable de s'exprimer comme un adulte civilisé (étant d'âge mental adulte), que ce soit verbalement, par écrit ou en code morse, bien le problème appartient à cette personne-même, elle est responsable d'elle-même et personne ne mérite de subir son manque de savoir-vivre! Point final. Rendu à l'université, voire même à Polytechnique Montréal, on se demande comment cette personne a réussi à passer son cours d'*Habilités personnelles et relationnelles* en première année, quand elle est incapable de mettre en pratique les apprentissages de ce même cours... Voilà une faille dans le système sco-

laire qui devrait être corrigée par l'ingénierie...

LE TRUC ULTIME

Si l'un de ces genres d'énergumène fait nouvellement partie de votre projet d'équipe à l'école ou ailleurs, il y a un truc infailible (selon moi) pour décider de votre avenir. D'abord, prêtez attention à cette personne durant deux semaines. À l'intérieur de ce laps de temps, s'il ne dit jamais « s'il vous plaît » ou « merci » (la politesse, et ultimement le savoir-vivre), ou il ne fait jamais une appréciation positive et constructive spontanément à un membre de l'équipe pour n'importe quel détail, alors sonnez l'alarme à vous-même. C'est signe de vous préparer à le fuir comme la peste au lieu d'endurer et de subir (dans cet ordre-là) un échec cuisant sur toute la ligne! Surtout quand vous n'êtes même pas rémunéré pour compenser la perte de jouissance et les dommages moraux à venir! C'est donc mon conseil si vous n'avez ni la vocation, ni le temps et l'énergie à perdre à gérer cette situation et les incidents à venir. Au fond, une vraie équipe, ça sait s'épauler et se souder intuitivement, sans effort conscient!

POLY-THÉÂTRE, L'EXPRESSION DE TES ÉMOTIONS IMPOLIES

par **Salim Benkirane**
salim.benkirane@polymtl.ca

Car dans une école d'ingénieurs, un peu d'art peut faire du bien... Et que dans une école comme Poly, tout ce qui peut faire du bien doit être accueilli à bras ouverts.

T'es-tu déjà interdit de te mettre en colère sans forcément le vouloir? Ou avalé amèrement ta frustration pour éviter un conflit dont tu avais peut-être besoin? Prétendu.e être heureux.se quand tes yeux commençaient à s'embrumer? Tant d'émotions qui ne disparaissent généralement pas à coups de sourires forcés ou d'acquiescements polis. Chacun de ces épisodes crée au contraire des prisonniers coincés dans nos corps et qui ne cherchent qu'à s'en échapper; parfois ils y parviendront, mais pas forcément au bon moment ni devant les bonnes personnes. Souvent, ils resteront

captifs. Ces prisonniers, ce sont ceux d'une culture où il est honteux de faire «mauvaise» figure, où le seul moyen convenable de se montrer est sur une photo Instagram, le sourire jusqu'aux dents et un magnifique petit nuage de lait sur son café. Alors, faire ressortir toutes ces émotions dans ce contexte devient... effrayant. C'est dévoiler toute sa vulnérabilité sans avoir la garantie d'être compris.e, jeter une bouteille à la mer de ces vies parfaites qui n'en sont pas vraiment. Trouver un espace sécuritaire pour libérer ces prisonniers constitue un véritable défi.

Le théâtre, c'est un des rares endroits où il ne sera jamais critiqué d'aller dénicher toutes ces émotions enfouies car sans elles les planches sonneraient creux. Le théâtre, c'est pouvoir s'exprimer avec toute la force et la vigueur que son corps demande, oublier la peur du jugement aux côtés d'une troupe bienveillante, pouvoir être soi-même derrière la sécurité d'un masque, à l'abri d'un personnage. C'est utiliser toutes ces émotions comme les trésors qu'elles sont réellement: joie, colère, tristesse, extase, furie, accablement, panique, regret, ferveur, excitation, rage,

rancune, souffrance, mélancolie, effroi, horreur, hystérie, ardeur... Le théâtre, ce sont aussi des amitiés sincères; des personnes avec qui petit à petit, tu voudras laisser tomber le masque.

J'entends d'ici les remontrances de ton cerveau, de cette tenace tendance de l'esprit humain à vouloir rester dans sa zone de confort; «trop» timide pour monter sur scène? Ce n'est pas toi que l'on verra sur scène, mais bien ton personnage. Et que tu choisisses de mettre toute ta personne dans ton per-

sonnage n'y changera rien; cela ne fera que le magnifier. Vraiment pas envie de jouer? Heureusement, il n'y a pas que des acteurs au théâtre, mais aussi des producteurs, des metteurs en scène, des régies plateau, des costumiers... Envie d'essayer sans te lancer dans un gros projet? Hallelujah, tu peux toujours rejoindre le défi 24 heures, pendant lequel on monte une pièce en... tu l'auras deviné. Une journée remplie de fous rires, d'émotions, de caféine et de nouvelles amitiés qui s'en vient bientôt (27-28 septembre).

SÉDUIRE, MAIS À QUEL PRIX ?



par Jimmy Bell
jimmy.bell@polymtl.ca

Attirer et retenir des étudiants: un enjeu vital pour tout établissement d'enseignement supérieur. Les manières d'y arriver sont multiples; certaines sont brillantes, d'autres le sont moins. Dans cette dernière catégorie, mentionnons ces accessoires promotionnels inutiles à l'empreinte environnementale douteuse distribués comme le sont les journaux dans le métro; tu n'as rien demandé, et pourtant te voilà alourdi d'un porte-clef, de pamphlets, de crayons à l'effigie de l'école et probablement de quelque autre babiole loin d'être nécessaire...



Moi, c'est exactement ainsi que cela s'est passé quand je suis arrivé au cégep pour les portes-ouvertes. N'ayant pas amené de sac, j'ai, en plus, été contraint de trimpler tous mes nouveaux «cadeaux» dans mes mains; pas très agréable. Dans quel but mon cégep distribue-t-il ces accessoires? Est-ce que j'ai fréquenté ce cégep-là grâce aux babioles qu'on m'a données? Non. Pareil pour ma rentrée à Polytechnique, il y a de cela quelques semaines, où on m'a, encore une fois, remis des pamphlets, un crayon, un collier, un sac en plastique réutilisable et qui sait quel autre item dont je ne me servirai jamais plus.

Tout ça n'est qu'une opération séduction qui, au final, n'est que problématique pour tout le monde. À mon école secondaire, on était environ 200 nouveaux élèves. Au cégep, probablement autour de 1000, sinon plus. À Poly, on doit être autour de deux à trois milles nouveaux élèves. Ça fait combien de colliers, de sacs recyclables, de crayons et de pamphlets, pour le fun ?

UNE QUESTION D'ARGENT

La question du financement des écoles en est une qui vaut la peine d'être abordée, ne serait-ce que pour comprendre ce que je crois être la motivation principale des divers établissements dans leur quête d'étudiants. Comment fonctionne ce financement?

La *Politique sur le financement des universités*, émise par le gouvernement Couillard l'an dernier (mai 2018), stipule que les subventions gouvernementales octroyées aux universités sont en partie basées sur l'effectif étudiant. En français, il s'agit du nombre d'élèves par programme et par cycle d'étude. La Politique prévoit aussi des subventions pour les étudiants internationaux et, sachant que ces derniers paient davantage en droits de scolarité (à la discrétion de l'université dans le domaine du génie), il est encore plus avantageux pour les universités de capter leur intérêt.

Que les étudiants soient internationaux ou non, il est non seulement important de les attirer, mais aussi de les garder, d'où cette tentative maladroite de créer un sentiment d'appartenance en distribuant tout plein d'articles promotionnels variés.

EMPREINTE ENVIRONNEMENTALE

Bien qu'on ait établi que les universités bénéficient d'attirer et de retenir les étudiants, est-ce que la distribution de tous ces accessoires *Made in China* est vraiment nécessaire?

Penses-y. Des sacs recyclables, c'est bien beau, mais qui en a besoin d'une tonne? Si tu es comme moi et que

le stylo avec lequel tu écris t'importe, tu n'utiliseras pas le crayon *cheap* qu'on t'a remis,

pas plus que le petit livret qui ne vaut pas un bon vieux cahier canadien.

«Mais le livret est recyclable, c'est du papier!» Peut-être. En même temps, s'il n'est pas demandé, alors le fabriquer est illogique sachant que seulement 65% de ce qui peut être recyclé, au Québec, l'est vraiment. Au final, ce sont des milliers de sacs en plastiques recyclables qui dorment au fond d'une armoire, des milliers de crayons qui finissent jetés ou oubliés au fond d'un étui, des milliers de carnets qui voient seulement leurs deux premières pages être utilisées et des milliers de porte-clefs qui finissent dans des boîtes. L'idée, ce serait d'arrêter de remplir des conteneurs qu'on envoie aux Philippines, un geste à la fois. Au fond, qui a vraiment besoin de plus d'un porte-clefs (ou disons deux, même trois)?

ALTERNATIVES

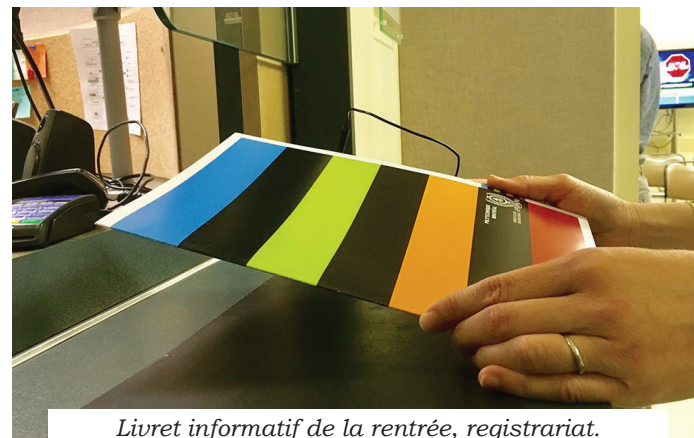
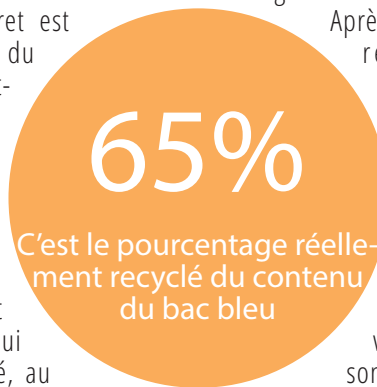
C'est bien beau critiquer le système, mais une critique ne serait pas critique sans proposer d'alternatives! Comment développer un sentiment d'appartenance, comment attirer les étudiants vers son institution sans les envahir de babioles peu, voire aucunement utiles? Il faut dire que Polytechnique en fait déjà beaucoup : le choix astronomique de comités, de

sociétés techniques et de clubs contribue grandement à l'intégration des étudiants.

Après tout, représenter son école est une grande fierté et un moyen de rencontrer des nouvelles personnes, points d'attache importants pour créer ce sentiment d'appartenance. Les intégrations, au fond, constituent

regarder sur écran une réalisation passée. Je prends Poly en exemple, mais c'est probablement comme ça partout : on m'a présenté les différents locaux, les différents projets intégrateurs, mais on ne laisse pas les futurs étudiants toucher et expérimenter.

Je reconnais que cela demanderait une organisation plus poussée que de distribuer des sacs en plastiques recyclables, mais n'est-il pas plus convainquant de tester un jeu vidéo développé par des étudiants que d'en entendre parler via une vidéo promotion-



Livret informatif de la rentrée, registrariat.
© Polytechnique Montréal

aussi une opportunité de se tremper les pieds dans la vie étudiante à Polytechnique.

Pour attirer les étudiants, là, je crois que fournir la nourriture, présenter des vidéos et faire des visites guidées suffit amplement. Cela dit, présenter des activités en temps réel est encore plus intéressant pour un futur étudiant que de

nelle? Ne serait-il pas mieux de pouvoir voir des lasers en action, actionner une prothèse, bref, voir le concret dans la réalité. Il me semble que c'est bien plus parlant qu'une vidéo! La foire aux comités compense ce manque à Poly, mais il serait intéressant de voir si c'est le cas dans les autres établissements d'enseignement.

Quant aux pamphlets, en 2019, les présentations Power-Point et les ressources en ligne devraient les avoir remplacés depuis longtemps.

Enfin, je doute sérieusement que les babioles qu'on nous donne influencent réellement notre choix d'établissement d'enseignement, qu'elles sont donc superflues : on pourrait et on devrait s'en passer, ne serait-ce que d'un point de vue environnemental.



Visite guidée, Atrium Lorne-M.-Trottier.
© Polytechnique Montréal

WORLD PRESS EXPO



par **Narimane Zennaki**
narimane.zennaki@polymtl.ca

L'exposition World Press me mine le moral autant qu'elle m'émeut, elle me fait réfléchir à la beauté du monde et à l'absurdité de la condition humaine. Que d'émotion pour une seule exposition.



2019 Photo Contest, Contemporary Issues, Singles, 3rd Prize
Afghan Refugees Waiting to Cross the Iranian Border
© Enayat Asadi

Certains clichés m'ont demandé de longues minutes d'observation tant leur éclat emplissait la pièce. Des couleurs qui transpercent, un monochrome conteur et enivrant, une lumière et des ombres qui dansent et dessinent ces instants figés dont la beauté nous ferait oublier les conditions dans lesquelles la photo a été prise.

En marchant entre les photographies, je suis prise par une admiration pour les journalistes qui parviennent à nous transporter d'un monde à un autre. Monde et pas seulement ville ou pays, car à la vue de certaines prises et à la lecture de certaines légendes on ne peut qu'avoir un sentiment de dissociation; ces histoires ne viennent pas de notre monde. Les hommes se ressemblent dans leurs traits, dans leurs désirs les plus profonds, mais leurs modes de vie si différents les amènent à nous

demander mille fois en une exposition à quel moment l'humanité a failli.

La photo qui accompagne le texte est celle qui m'a le plus marquée. C'est à elle que j'ai pensé en retournant chez moi ce jour-là, elle que j'avais en tête en m'endormant et elle qui m'a poussée à écrire aujourd'hui. Le calme et le désespoir s'entremêlent dans cette toile, personnifiés en deux jeunes hommes, les émotions possèdent désormais des visages. Une lumière qu'on croirait divine décore l'image et éclaire un fond de pierre anxigène qui semble cacher une partie de l'histoire et s'opposer à notre curiosité pour laisser les deux protagonistes à leurs peines, à leurs besoins. Le monochrome trouble nous est hostile, et il a raison; qu'avons-nous à faire là? À contempler cette scène qui ne nous appartient pas? Un

malaise profond s'est pris de moi à la première observation, plus j'admirais la photographie et moins je me sentais légitime à le faire, j'avais l'impression de m'incruster entre l'ombre et la lumière des deux compagnons.

Le plus difficile aura été de détourner le regard afin de le replonger dans un autre malheur, de s'incruster de nouveau ailleurs afin de me sentir exister, au milieu de cette foule montréalaise, en admirant ces instants volés de la vie d'autrui.

Peut-être qu'un jour on trouvera, au milieu de la pièce, le cliché d'une personne qui ne supportait pas de voir ces photographies mises à la disposition de la société du spectacle et que deux Afghans qui attendent de passer la frontière la regarderont avec un serrement au cœur.

POLYPORTRAIT

« J'essaie de m'informer un peu sur comment ça se passe au Gabon et sur l'Afrique en général. En général, je lis beaucoup sur l'Afrique. »

Est-ce que t'as lu quelque chose qui t'a déjà choqué?

Il y a tellement de choses qui me choquent. [rires] Par exemple, tu vois le premier président du Gabon? À un moment donné il est tombé malade, pis il est parti se faire soigner en France et il est mort en fait. Et les Gabonais ont été au courant de sa mort 7 mois après son décès... le temps de préparer la transition de qui allait prendre le pouvoir. Ce qui me choque, c'est l'emprise de la France [...] Quand ça fait 50 ans que la même famille est au pouvoir [...]. C'est à cause de la France.

Comment ça?

Au début quand t'avais le premier président, quand il est mort, ils ont pris la constitution américaine, et ils l'ont appliquée, donc le vice-président est devenu président. Et puis, quand il est venu au pouvoir, il y avait un seul parti jusque dans les années 90-91 je pense. Et il essayait vraiment de s'agripper au pouvoir. Comment il a fait ça, c'est qu'ils vendaient des matières premières du sol gabonais à des bons prix aux Français et ça arrangeait les Français donc ils ont dit: "Ben ça nous arrange donc j'imagine qu'aussi longtemps que vous serez là, ça sera comme ça donc on va s'arranger pour que vous restiez à votre poste le plus longtemps possible."

C'est pas des vraies indépendances... Quand le président a prêté serment, il a prêté serment aux Champs-Élysées.

Penses-tu que ça va changer un jour?

-Ouf... Ça va changer mais... je serai peut-être vieux! [...] Chaque fois qu'on a essayé de se révolter, ça s'est mal passé. Déjà, on est pas beaucoup au nombre: on est juste un million. Quand t'as l'armée contre tout le peuple, c'est pas facile. Si on essaie de faire appel à des organisations comme Amnistie Internationale ou les opposants politiques par exemple... quand tu vois que c'est un système qui est là depuis plusieurs décennies là... ça va être difficile. »



POÉSIE



par **Léon El Nemr**
Trésorier & VP-Interne
leon-chadi.el-nemr@polymtl.ca

Je vous présente en cette édition trois poèmes: l'un porte sur la profession d'ingénieur, l'autre sur celle d'artiste, et le dernier sur celle d'humain.

LETRE AUX NOUVELLES ET NOUVEAUX ÉTUDIANTS

Ce qui vous attend, à la fin de ce calvaire
Qu'est de se donner aux longues heures d'algèbre?
Un salaire dont jamais vous n'eûtes rêvé--
Mais c'est le moindre de votre divinité;
En tant qu'ingénieurs, notre planète brumée
Vous allez par votre instinct purifier.

Les équations qui vous sont inculquées
Bien qu'oubliables, vont bien vous marquer--
Dictant la réalité aux différentielles,
Du mouvement d'un caillou sur les ruisselets
Jusqu'aux ponts que votre âme sœur traverse,
Persévérez! et demain sonne votre arpège.

Malgré l'importance de votre choix,
Restez dans un silence humble: ne perdez pas
La modestie gagnée du public et sa foi--
On la perd avec plus d'aise qu'on la gagne.
Certes, vous savez chaque détail dessiner,
Mais gloire n'est point votre destinée.

Au bien de l'Homme nos aïeux se sont donnés--
Au fil des années, j'espère que vous verrez
Ce qui s'émane de notre seuil de beauté.
Car la volonté humaine s'en va aux vices
Qu'est la cruauté de son avarice,
Il est divin d'au progrès se dédier.

Gardez cela en tête, mes confrères--
Mes sœurs, mes alliées, les ingénieurs-faits
Quand on vous paie pour des plans de chantier signer,
Rappelez-vous qu'un ingénieur doit refuser.
Comme vous vous refusez le repos qu'on souhaite,
Refusez les propos qui ce nom saliraient.

BONUS: MARAUDEUR (APERÇU)

Portant sous un apathique mistral
La charue des mémoires embouées de rancoeur,
De contrée en contrée, sème, cher maraudeur
La funèbre sérénité qu'est ton visage.
Et par ta vidange des moroses lilas,
Leur nectar en tes veines coulera.

Rassurant à tes victimes leur foi
Quand sa carcasse parfume ta puanteur--
Bien que les mortels se partagent ses rigueurs--
D'un grelot de fleurs fânées, maudis tu ricanes!
Ris, jusqu'à ce que ta mortalité se fâne--
Et ta corolle les cieux lugubres peindra.



MISÉRICORDE

Dans la sérénade de tout poème,
Tout chant, toute peinture, toute façon d'être
Se cache l'indiscernable discorde
Qu'est une soif de tendresse et miséricorde.
Et cette prière que l'on fredonne
Aux lamentations les plus tragiques et mornes
Font de la douleur un cristal à la bohème;
Les cœurs brisés par des éphémères promesses
Fournissent aux restes de verrerie la braise
Et tout pleur dans la sépulture qu'est l'art enferment.

Mais damnés soient les charlatans qui sots vénèrent
La plume et pinceau plongés dans l'encre d'hier!
Le sceptre des doux recevra la terre morte--
Et leurs larmes salées la rendront désinvolte.
Finalement en rongant les défunts qui dorment,
Les sceaux de ces vers disparaîtront à l'aurore
De la miséricorde que peignent nos rêves;
Celle qui dans les vallées chuchotant ma peine
Conforte l'amant qui du froid mistral se blesse,
Cherchant la chaleur de celle qui fut déesse.

COMMENTAIRES DU POÈTE

Le salaire élevé d'un ingénieur n'est un secret à personne: pour mon génie (chimique), on se fait payer au bon minimum \$55000 CAD par année, ce sans la moindre expérience. Je tiens aussi en principe que les seules personnes capables de changer le monde (et ce non pas pour vanter ma personne ou mes études) sont les politiciens et les ingénieurs. Les politiciens, car ils sont responsables de passer des lois que leurs lobbies leur réclament - ce par quelques trente millions de dollars que l'industrie pharmaceutique a investi dans le lobbying l'année passée aux États-Unis - quelconque soit son impact, et les ingénieurs, car vers la fin de ces 4 (5, 6 pour certains) ans de tumulte académique, nous serons responsables de signer les plans avançant ces décrets.

C'est pour ça que j'ai rédigé le premier poème-- l'ingénieur.e doit résister aux influences externes susceptibles de le corrompre, sans quoi il/elle se dresse contre la communauté mondiale qui a besoin de sa bonne conscience.

Les villas s'achètent, la dignité pas. Alors, considérez que dans moins de dix ans, il se peut que des hommes extrêmement riches vous approchent afin de signer la conception d'un réacteur mettant en danger certaines populations indigènes aux USA. Que ferez-vous?

LA BÊTE DE CIRQUE

La bête de cirque est omniprésente
Aux tentes salies dont rient les enfants.
D'une vie solitaire, elle vint rampante
Car saignaient et brûlaient ses pauvres jambes.
Et quand de tendresse nous sommes les mendiants,
Il nous est facile de recevoir les gens--
Qu'ils nous aiment, ou nous pointent du doigt
Comme si nous manquions de la divine âme.

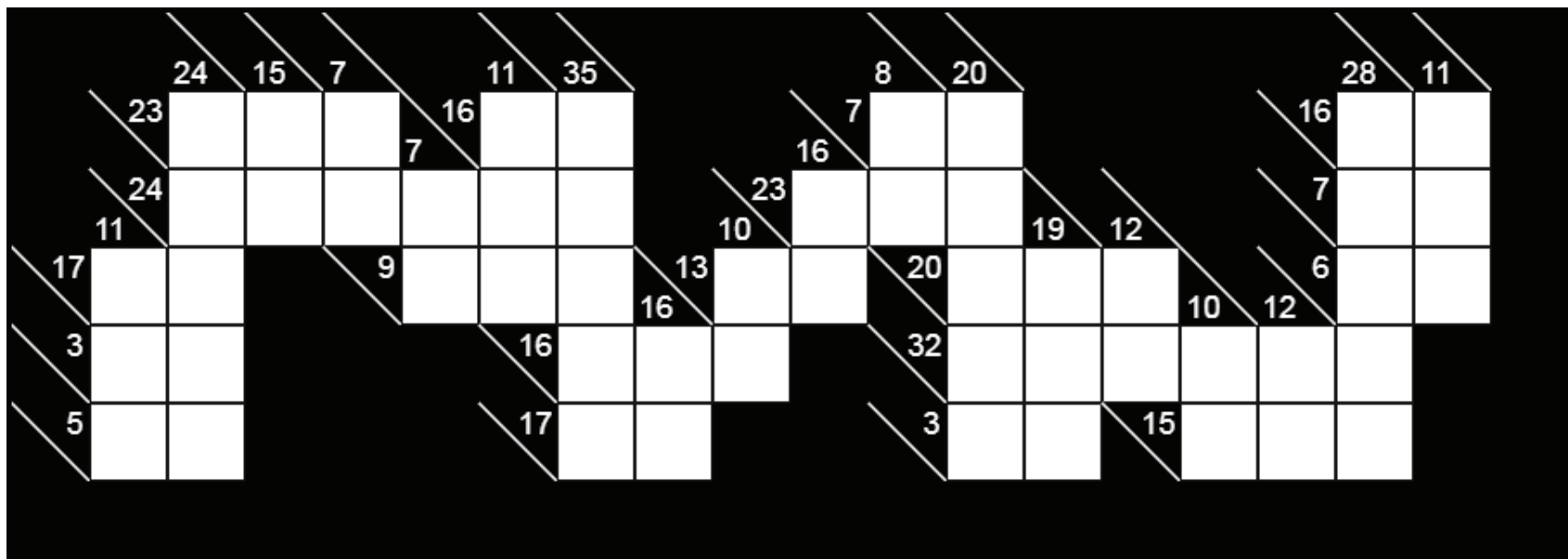
La bête de cirque est omniprésente,
Damnée au courroux de ces ivres gens
Qui ne voient que difformité marrante--
Bien qu'ils ignorent la leur dévorante!
Mais serait-elle lugubrement bénie
Malgré toutes ses atrocités du physique?
Le papillon, déployant ses ailes malades
De l'immonde chrysalide se débarrasse.

Ses tentacules rongent sa moelle épinière,
Se cachant des regards dont le rire est austère.
Ses dents fusionnent sa chair avec l'émail vert--
Bref, une image que nulle folie n'héberge.
Dans le plus funèbre de ses hivers,
Au-delà du crépuscule mortel,
L'inhumaine son destin déplore--
Des moqueries, seul amour, gémit morne.



Les mots du poète

JOUE, JOUEZ, JOUONS



	1		6		3			
9	3					4	2	
		8	2					6
		9					8	1
	6		1		2		7	
4	5					6		
6					5	7		
	9	4					5	8
			8		4		6	

				8		5		
2				5		7	8	6
		8	7					9
		5	4					1
6			9		3			7
1					8	3		
8					4	2		
4	2	9		3				5
		7		6				

	2	4			7	8		
1		3	8	6			4	
8			4	2			1	
	5							
			2		6			
							9	
	1			3	2			5
	9			4	8	3		6
		8	7			1	2	

9		7			6			4
	6		4					
	2	8	3		7	5		
	7	9			5		4	
	3		2			6	7	
		3	7		4	2	9	
					1		6	
6			9			7		8